

à la rencontre d'un poète...

Mahmoud Darwich

Anne-Marie MISLIN :

«Le monde a besoin de poésie simple. Je cherche depuis dix ans le mot juste pour dire la fleur de l'amandier...»
Ces quelques mots de Mahmoud Darwich, (lus dans un article que «Télérama» lui consacrait en 2003), étaient à ce moment les seuls que je connaissais de lui. Ils m'avaient beaucoup impressionnée ; ils expriment à la fois l'humilité d'un poète qui s'attache à la simplicité et l'exigence nécessaire à cette recherche du mot juste, le seul capable d'exprimer l'émotion du poète et la communiquer au lecteur.
Je m'étais promis de lire cette oeuvre, je n'en avais rien fait, et l'annonce de sa mort a ravivé en moi ce désir.

«J'habite dans une valise.»

Son écriture est intimement liée à son histoire personnelle, à son engagement politique. M. DARWICH est palestinien, né en 1942 à Birwa, en Galilée, dans un village qui a perdu son nom six ans plus tard avec la création de l'Etat hébreu. Il grandit arabe en Israël, entre en politique au PC israélien, est plusieurs fois emprisonné pour ses écrits. Il quitte Israël en 1970 pour le Caire, puis Beyrouth où il rejoint les dirigeants de l'O.L.P. Par la suite il vécut à Paris et à New York. Il faut avouer que ce n'est pas un parcours simple. En 1998 il subit une grave opération du cœur, après un premier infarctus en 1984. Victime d'un troisième infarctus, sa voix s'est éteinte le 9 août 2008, il avait 67 ans.

Il ne se veut pas «poète de la résistance». Dans son hommage à Mahmoud Darwich, son ami Ben Jelloun écrit : *«Tout son être, toute sa vie n'avaient de sens que par et dans le poème. Ce n'est pas parce qu'il a souffert de l'arrachement et de l'exil qu'il a été poète. C'est pour exprimer ce que des millions d'êtres subissent comme injustices, humiliations, dépossession et mépris qu'il a été poète. Il le dit lui-même dans un entretien avec le poète libanais Abdo WAZEN : «Je suis un citoyen palestinien qui vit en Palestine et qui subit ce que subissent les autres citoyens palestiniens : l'occupation, l'encerclement, la solitude, imposés par Israël. Je défends notre droit à une vie meilleure, sur un territoire plus large, et à rêver à des choses qui paraissent inatteignables, telles que la justice, la liberté et la paix..... Mes sentiments sont confus, et ma langue aussi. A Ramallah, je ne me sens pas vraiment dans ma patrie mais dans une grande prison élevée sur la terre de ma patrie. C'est comme si je n'étais pas libéré de l'exil... La liberté est très féroce et très belle. Nous devons accepter d'être ses captifs car c'est dans cette captivité que nous pourrions nous libérer.»*

Exilé, la poésie est sa demeure

Mais que peut la poésie contre la guerre, les occupations, la fureur d'un monde, sinon «transformer l'ennemi en adversaire»...

Curieusement M. DARWICH a beaucoup de lecteurs en Israël et, dit-il *«Je n'ai pas l'impression qu'on me lit sous l'angle purement littéraire.»* Il cite Sharon qui dit: *«Je lis même Darwich Mahmoud J'ai apprécié son recueil «Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?» et cela m'a fait comprendre l'attachement des Palestiniens à leur terre.....»* Il évoque aussi ce scandale provoqué par le ministre de l'Education israélien *«quand ce dernier a inséré dans le programme officiel certains de mes poèmes... L'affaire ne méritait pas tout ce bruit. Le gouvernement a failli perdre sa majorité à la Knesset. A un journaliste israélien qui m'a posé une question à propos de ce vote, j'ai répondu : je vous croyais capables de faire tomber le gouvernement pour des raisons politiques et non pour des raisons poétiques. Je vous croyais plus forts.»*

Faut-il avoir peur de la poésie ? Faut-il se méfier d'elle ? Est-elle subversive, dangereuse ? Ces deux témoignages peuvent nous faire espérer que oui !

Mahmoud Darwich a rédigé plusieurs discours d'Arafat, dont celui, très apprécié, sur la déclaration de l'Etat palestinien.

Ses thèmes sont universels : la terre, l'exil, la mort, l'amour impossible, la détresse de ceux à qui on a tout pris, y compris l'espoir. L'exil est pesant, douloureux et on imagine sans peine l'importance que peut pren-

dre «l'idée de la maison» pour un exilé, les rêves, la nostalgie les frustrations et l'espoir qu'elle peut nourrir. «La vraie maison est celle dont on a le droit de partir librement quand on en a envie, et que l'on peut choisir d'aimer beaucoup, un peu, ou pas du tout» (cité dans un article de C. Portevin- Téléréma) Toujours dans le même entretien avec Abdo WAZEN il en parle ainsi : «La maison c'est être seul avec moi-même. C'est aussi les livres, la musique et le papier blanc. La maison est en quelque sorte une chambre d'écoute de ce que nous avons de plus profond.....C'est l'exil qui aiguise le sens de la maison et de la patrie parce qu'il est leur contraire..... Quant à la maison métaphorique que le poète invente pour lui-même, il s'agit d'un lieu intime, un vers de poésie. La maison devient un vers et le vers un refuge. C'est pourquoi je suis très heureux qu'en arabe on désigne par un même mot, **bayt**, aussi bien la maison que le vers de poésie.» Il rejoint en cela HÖLDERLIN quand il dit : «C'est en poète que l'homme fonde sa demeure sur la terre.»

Pas besoin de rime, oui mais du rythme et des images...

Comme je l'ai dit préalablement, je ne savais rien de Mahmoud DARWICH, je n'avais rien lu de lui, et c'est avec son recueil «*Comme des fleurs d'amandier ou plus loin*» (Editions Actes Sud), que je suis entrée, neuve, dans sa poésie. Le premier contact est assez physique, je feuillette plusieurs fois le livre avant de picorer par ci par là l'un ou l'autre texte. Ce balayage et quelques lectures rapides me procurent de premières impressions, purement formelles, du genre : les textes sont longs, jamais moins d'une page, on dirait de la prose, il n'y a pas de rimes, certains textes sont rythmés par des structures répétitives...

Il faut à présent relire les textes plusieurs fois pour y entrer, se laisser apprivoiser par eux et vérifier si ces impressions sont fondées... Au fur et à mesure le plaisir augmente et bien sûr on ne peut aimer que ce que l'on connaît...

L'impression de prose n'est pas donnée uniquement par la manière dont le texte occupe la page, mais aussi par l'absence de rimes, l'abondance du genre narratif. Je n'avais jusque là pas prêté attention aux mots mis en exergue par l'auteur : «*La plus belle parole est celle qui se situe entre la prose et la poésie et une prose qui ressemble à la poésie.*» (Abû Hayyân Al-Tawhîdî) Voilà que tout est dit à ce sujet. La frontière entre poésie et prose est souvent ténue et les limites entre elles incertaines. D'autres que lui ont excellé dans ce genre. . Je pense à REVERDY, à JACCOTTET, à NORGE....

Les narrations sont précises, réalistes, comme des tableaux.

*Un café, toi avec ton journal, assis,
non, tu n'es pas seul. Ta coupe est à moitié vide
et le soleil emplit l'autre moitié.
A travers la vitre, tu vois les passants pressés*

*J'ai éteint la flamme de ses bougies,
allumé les lampes,
bu son verre de vin et brisé la coupe,
remplacé la musique des violons trépidants
par des chansons persanes*

Grâce à la précision des descriptions et des images, le lecteur voit, entend, sent, avant même que de penser. Je dirais que cette poésie est sensuelle. Ecoutez son ami et traducteur Elias SANBAR : «*Au-delà de toute préoccupation technique demeurent ses choix premiers : en poésie, toute idée, toute pensée doit passer par les sens.*»

Sans transition parfois, de narratif le texte devient lyrique ; comme si le rideau du décor se déchirait pour laisser entrevoir ce qui se profile derrière lui, ce que le poète veut nous dire quant à la condition humaine mais aussi de son histoire personnelle et politique : la liberté, la mort, les amours, la guerre, l'exil...et leur cortège de frustration, de souffrances, d'angoisses, mais aussi l'espoir d'une vie meilleure. Ce qui lui fait dire : «*La poésie exprime forcément une vision du monde, elle ne se contente pas de dire les petites préoccupations personnelles du poète.*» Parfois la description s'efface et laisse la place à l'image. Il n'est pas de poésie sans images :

*Il y a une noce à deux maisons de la nôtre,
Ne fermez pas les portes...
Ne vous interdisez pas ce besoin
Incongru de joie.
Le printemps ne se sent pas obligé
de pleurer chaque fois qu'une rose se fane.
Et quand, malade, le rossignol devient muet, il cède au canari
sa part de chant.....*

.....

.../...

Quand on parle de lyrisme, le chant n'est pas très loin. Le chant avec son rythme, ses reprises, ses répétitions, voire ses incantations. Et là, les exemples sont nombreux : dans un même poème il répètera «*Heureux sans savoir pourquoi*», dans un autre : «*Il n'a attendu personne*»

Au service des idées

Le recueil s'achève avec quatre textes longs : Exil (1), Exil (2), Exil (3), Exil (4). Lyriques ? Métaphysiques ? Lyriques et métaphysiques. Les nombreux dialogues qu'ils comportent se font entre *moi* et *moi*, entre *moi* et *l'autre*, *l'autre* qui est un *autre moi* et *tu* peut aussi être *moi*. Pas facile à vivre ce double-je, ce moi éclaté. Au lecteur de démêler l'écheveau, pour arriver peut-être à une réponse, qui ne sera qu'une autre question : Qui suis-je ?

.....
*Jeu pervers. Nous n'avons pas trouvé
 une seule pierre
 portant le nom de la victime. Ni mon nom
 ni le tien.
 Qui de nous deux est mort ici, je demande,
 moi ou moi ?
 Il dit : je ne le sais pas*

*Et si nous nous réconciliions ? dis-je.
 Il dit : Si le vivant et le mort concluent une trêve.
 Je dis : Me voici, moi le mort et le vivant.
 Il dit : Je t'ai oublié, qui es-tu ?
 Je dis : Je suis un double de moi*

.....
 (extrait de EXIL 3)

Une réponse peut-être, donnée par le poète lui-même, dans un entretien avec son traducteur : «*Aucune écriture n'existe sans idées. Le poète ne procède pas uniquement de la langue, mais aussi de l'histoire, de la culture, du réel. «L'être écrivain» en lui n'est pas un, il est multiple. Une idée quelconque le guide dans la production du poème, mais l'écriture se rebelle parfois contre l'idée et la détourne.*»

*J'ai dit : Je témoignerai que je suis toujours vivant,
 même de loin, que j'ai rêvé que celui
 qui rêvait comme moi était moi, nul autre...
 que mon jour, le mardi, était long et accueillant,
 que ma nuit était brève
 telle une courte scène rajoutée
 à la pièce après le tomber de rideau. Mais
 je ne ferai de tort à personne...
 si j'ajoutais : C'était une belle journée
 pareille à une véritable histoire d'amour
 dans un train rapide.*

Toute l'oeuvre de Mahmoud Darwich est
 éditée chez Actes Sud.

Comme si j'étais joyeux

Anne-Marie MISLIN, octobre 2008

Comme si j'étais joyeux, je suis revenu. J'ai sonné
 à plusieurs reprises à la porte et attendu.
 J'avais peut-être tardé. Personne ne m'a ouvert.
 Pas un souffle dans le corridor.
 Je me suis souvenu que j'avais les clés
 de ma maison
 et je me suis excusé de moi-même :
 Je t'ai oublié. Entre !
 Nous sommes entrés. Dans ma maison,
 j'étais l'hôte et l'invité.
 J'ai regardé le mobilier du vide,
 n'ai trouvé aucune trace
 de moi. Peut-être... peut-être n'ai-je jamais été là.
 Je n'ai trouvé aucune ressemblance
 dans les miroirs.
 Je me suis demandé : Où suis-je ?

et, en vain, j'ai crié pour me réveiller
 de ce délire.
 Je me suis brisé telle une voix qui a roulé
 sur le dallage. Je me suis dit : Pourquoi ce retour ?
 Et je me suis excusé de moi-même : Je t'ai oublié.
 Sors !
 Mais je n'ai pu. Je me suis dirigé
 vers la chambre à coucher,
 alors le rêve a couru vers moi,
 m'a enlacé et demandé :
 As-tu changé ? J'ai changé, car mieux vaut mourir
 à la maison qu'écrasé par une voiture
 en chemin vers une place déserte !

Pour décrire les fleurs d'amandier

Pour décrire les fleur d'amandier, l'encyclopédie des fleurs et le dictionnaire ne me sont d'aucune aide...
Les mots m'emporteront vers les ficelles de la rhétorique et la rhétorique blesse le sens puis flatte sa blessure, comme le mâle dictant à la femelle ses sentiments. Comment les fleurs d'amandier resplendiraient-elles dans ma langue, moi l'écho ?
Transparentes comme un rire aquatique, elles perlent de la pudeur de la rosée sur les branches...
Légères, telle une phrase blanche mélodieuse...
Fragiles, telle une pensée fugace ouverte sur nos doigts et que nous consignons pour rien...
Denses, tel un vers que les lettres ne peuvent transcrire. Pour décrire les fleurs d'amandier, j'ai besoin de visites à l'inconscient qui me guident aux noms d'un sentiment suspendu aux arbres. Comment s'appellent-elles ? Quel est le nom de cette chose dans la poésie du rien ?
Pour ressentir la légèreté des mots, j'ai besoin de traverser la pesanteur et les mots lorsqu'ils deviennent ombre murmurante, que je deviens eux et que, transparents blancs, ils deviennent moi.
Ni patrie ni exil que les mots, mais passion du blanc pour la description des fleurs d'amandier. Ni neige ni coton. Qui sont-elles donc dans leur dédain des choses et des noms ? Si quelqu'un parvenait à une brève description des fleurs d'amandier, la brume se rétracterait des collines et un peuple dirait à l'unisson : Les voici, les paroles de notre hymne national !

Ah si le jeune homme était un arbre !

L'arbre est le frère de l'arbre ou son bon voisin. Le grand se penche sur le petit et lui fournit l'ombre qui lui manque. Le grand se penche sur le petit et lui envoie un oiseau pour lui tenir compagnie la nuit. Aucun arbre ne met la main sur le fruit d'un autre ou ne se moque s'il est stérile. Aucun arbre, imitant le bûcheron, ne tue un autre arbre. Devenu barque, l'arbre apprend à nager. Devenu porte, il protège en permanence les secrets. Devenu chaise, il n'oublie pas son ciel précédent. Devenu table, il enseigne au poète à ne pas devenir bûcheron. L'arbre est absolution et veille. Il ne dort ni ne rêve. Mais il garde les secrets des rêveurs. Nuit et jour debout par respect pour le ciel et les passants, l'arbre est une prière verticale. Il implore le ciel, et s'il plie dans la tempête, il s'incline, le regard vers le haut...le haut. Dans le passé, le poète a dit : «Ah si le jeune homme était une pierre !». Que n'a-t-il dit : «Ah si le jeune homme était un arbre !».

--- Mahmoud DARWICH ---

Elle n'est pas venue

Elle n'est pas venue, j'ai dit, et elle ne viendra pas...
Je remettrai en ordre la soirée comme il sied à ma déception et à son absence : j'ai éteint la flamme de ses bougies, allumé les lampes, bu son verre de vin et brisé sa coupe, remplacé la musique des violons trépidants par des chansons persanes.
J'ai dit : Elle ne viendra pas. Je vais dénouer ma belle cravate (cela me reposera), mettre un pyjama bleu, marcher pieds nus si bon me semble. Je suis assis en tailleur, détendu, à sa place sur le canapé et je l'oublie et oublie tout ce qui rappelle l'absence. J'ai remis les objets apprêtés pour notre fête dans leurs tiroirs et j'ai ouvert tous mes rideaux et toutes mes fenêtres. Pas de secret dans mon corps face à la nuit si ce n'est ce que j'ai attendu et perdu...
Je me suis moqué de mon obsession à purifier l'air pour elle. (Je l'ai vaporisé d'eau de rose et de fleur d'oranger.) Elle ne viendra pas... Je déplacerai l'orchidée de la droite vers la gauche, pour la punir de son oubli...
J'ai recouvert d'un manteau le miroir au mur pour ne pas voir les reflets de son image... et je m'en suis repenti.
J'ai dit : Je vais oublier les emprunts aux poèmes d'amour anciens, elle ne mérite pas un seul poème, même plagié...
Je l'ai oubliée. J'ai pris une rapide collation, debout, lu le chapitre d'un manuel scolaire sur nos planètes lointaines et, pour oublier ses torts, j'ai écrit un poème, ce poème !